
VICTOR WAILLE

(1852-1907)

La Société historique algérienne dont Victor Waille fut le président (1899-1904) a voulu que sa mémoire fût commémorée dans cette *Revue Africaine* à laquelle il collabora diligemment. Il a paru naturel qu'on confiât le soin de cet hommage à celui qui lui succède dans la chaire de littérature française de l'École supérieure des Lettres ; j'ai bien volontiers satisfait à cette pieuse obligation, et pourtant la tâche m'est plus difficile qu'elle ne l'eût été à d'autres. Waille s'est principalement intéressé à l'archéologie africaine, où je n'ai aucune compétence ; et le livre le plus important qu'il ait écrit est un travail de littérature italienne, que je serais fort empêché d'apprécier comme sans doute il le mérite. Surtout j'ai peu pratiqué celui dont j'ai promis de parler, car un homme d'une cinquantaine d'années, déjà dépris et désintéressé de bien des choses, ne se donne guère d'ordinaire à connaître à un jeune collègue, dont il est séparé par deux générations presque, et avec lequel il n'a que des rencontres peu fréquentes ; par surcroît, la maladie l'obligeait déjà à des absences, et comme à des retraites ; il songeait plus à se replier sur soi, qu'à satisfaire les curiosités qu'on aurait pu avoir de son intelligence et de ses sentiments.

Aussi me serait-il impossible, bien qu'il m'ait quelquefois entretenu, avec sympathie, de ses admirations et de ses amertumes, de donner de lui un portrait complet, où ceux qui l'ont connu mieux que moi pourraient le revoir tout à fait. Je sais mal les événements de sa vie, et les saurais-je mieux, que, sans doute, je me montrerais aussi discret que je vais l'être, par nécessité. Les aventures de notre existence, menues ou importantes, n'intéressent guère que quelques personnes, parmi notre famille ou nos intimes ; et il est inutile de les recueillir, en manière de biographie, pour ceux dont ce ne fut point la profession ou le divertissement de se raconter eux-mêmes dans leurs œuvres ; de ces écrivains nous ne goûtons bien la pensée que si nous pouvons nous imaginer — en général très faussement — comment leur vie, a préparé leurs pensées, et comment, par retour, ils les ont réalisées dans leur vie. Et puis ces nécrologies exactes que l'on écrit au lendemain de la mort, devraient, si on les veut sincères, donner place aux rancœurs, aux tristesses, aux malentendus, aux déceptions, qui accaparent tant de place dans l'existence d'un homme, passé le temps de la jeunesse ; ceux que le défunt a connus, et qui lui ont survécu, ont été trop intimement mêlés à ces pénibles moments pour que l'on ne soit pas entraîné, bien vainement, à s'occuper d'eux, à tenter des réparations, des précisions, des justifications. Il vaut mieux se taire à peu près sur tout ce qui n'a point été dans l'existence gestes officiels, paroles publiques, œuvres imprimées.

Avec déférence, en usant très discrètement des renseignements que la famille de notre ancien collaborateur a consenti à me donner, je veux simplement redire les principales étapes de la carrière de Victor Waille, et, à travers les quelques livres et brochures qu'il a écrits, faire entrevoir l'image de lui qu'il montra au public ; cela suffira

pour ceux qui l'ignoraient ou le connaissaient mal ; ses amis achèveront sans peine cette esquisse ; en tout cas je serais fâché qu'une seule des lignes que je vais écrire, eût pu lui déplaire en son vivant.

*
* *

Il naquit le 12 janvier 1852 à St-Laurent du Jura, dernier né d'une famille de sept enfants ; il fit ses premières études aux collèges de Salins et de Poligny et au lycée de Lons-le-Saunier. A l'encontre de la plupart des universitaires, qui sont sinon *déracinés*, du moins très librement détachés du pays de leur naissance, il semble que Waille a gardé, reconnaissable, cette marque originelle ; il ne s'est jamais désintéressé des choses de la Franche-Comté : alors qu'il était encore à l'École normale, il se plut à rendre compte des œuvres d'art que ses compatriotes exposaient au Salon de 1875 (1), et le jeune critique, tout en se permettant des réserves et des conseils, se montrait fort amoureux des souvenirs et des gloires de sa province ; plus tard, il découvrit à Poligny un manuscrit inédit de Benjamin Constant — presque un compatriote, puisque une partie de sa famille habita le Jura — et le publiera (2) avec grand soin ; chaque année, après le séjour en Algérie, après les voyages d'Italie, il revenait auprès des siens ; c'est là qu'il est retourné pour mourir.

• Son existence d'enfant fut celle de beaucoup de futurs universitaires : les longues années de collège ; les pre-

(1) *Les Franc-Comtois au Salon de 1875*. (Extrait des Mémoires de la Société d'émulation du Jura), 1875, in-8.

(2) *Revue bleue*, 2 mars 1889 — et *le Siège de Soissons épopée anti-napoléonienne de Benjamin Constant*, 1892, in-8.

miers succès ; les espoirs de la famille qui se décide aux sacrifices nécessaires ; la bourse dans le lycée du chef-lieu ; puis la venue dans un lycée de Paris (Waille fut élève d'*Henri IV*) ; la préparation à l'École normale ; le succès enfin dans ce dur concours, entouré, autrefois plus encore qu'aujourd'hui, de tant de prestige. Quelque chose cependant a dû impressionner fortement ces années de jeunesse, toutes adonnées aux banalités scolaires, et qui peut-être pesa fortement sur sa vocation. L'École normale et l'Université ont été longtemps pour les jeunes hommes sans fortune le moyen de se donner une forte culture intellectuelle, de participer à la vie littéraire de leur temps, et même d'accéder à la carrière d'homme de lettres : Waille, encore enfant, subit très vivement le charme de ces aspirations ; car il connut, dans un petit village où il passait ses vacances, une femme de haute et claire intelligence, de glorieuse réputation, qui avait écrit de beaux livres, et dont le salon, à Paris, était fréquenté par les plus grands écrivains. La comtesse d'Agoult — l'amie de George Sand et de Sainte Beuve — (elle signa ses ouvrages *Daniel Stern*), venait en Franche-Comté pendant les mois d'été ; on lui présenta le collégien, elle se prit d'une grande amitié pour lui ; elle avait plus de soixante ans alors, et son âge, les souvenirs de sa longue vie donnée aux lettres, ses relations parisiennes, les conseils qu'elle adressait au jeune homme, les lettres qu'elle lui écrivait, l'espèce de direction qu'elle exerça sur son éveil intellectuel, tout cela dut marquer profondément, décider de la carrière du futur normalien, et des satisfactions d'esprit et de sentiment qu'il demanderait par la suite aux œuvres littéraires ou artistiques.

Victor Waille entra à l'École normale supérieure à la fin de 1873 ; il eut pour camarades MM. Cagnat, Ganderax, Haussoulier, Mabileau, etc. ; il connut parmi ses aînés

MM. J. Lemaître et V. Séailles ; parmi ses cadets MM. Izoulet, Seignobos, J. Gautier, Hauvette, etc. Ses amis doivent souhaiter que l'un d'eux dise ce qu'il était alors intellectuellement et moralement. L'École normale a une telle influence sur ceux qui y passent, que bien souvent c'est là où leur esprit a pris sa marque définitive, s'émançant et se déterminant ; et il est bien rare qu'on ne puisse retrouver, longtemps après, dans l'homme adulte et même vieilli, la trace fortement empreinte de cette époque de sa vie, plus intellectuellement vécue que les autres. Waille reçut la solide culture générale et humaniste qu'on y donnait alors. Il en sortit agrégé des lettres en 1876 ; fut nommé aussitôt professeur de rhétorique à Mont-de-Marsan ; il y resta deux ans ; en 1878 il fut envoyé en rhétorique à Alger. Toute sa carrière s'écoula désormais dans cette ville, et l'Algérie lui fut accueillante et douce pendant les vingt-huit années qu'il y vécut.

* * *

Il resta près de quatre ans au Lycée d'Alger. Quelques uns de ses anciens élèves m'ont entretenu de lui avec plaisir ; ils m'ont dit qu'on l'aimait et le respectait, et que, sans faire peser sur eux une contrainte trop rigoureusement scolaire, il sut éveiller leur esprit ; c'est là le meilleur éloge qu'on puisse donner d'un professeur ; le grand mérite de notre enseignement secondaire est que cet éloge y est souvent mérité. En 1882, Waille fut chargé du cours de langue et de littérature française à l'École supérieure des Lettres ; il succédait à Jules Lemaître, son aîné de l'École normale. On le titularisa en 1886, il soutint ses thèses pour l'obtention du doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris en 1891 ; avec quelques congés, que

nécessita sa santé, il occupa sa chaire jusqu'en novembre 1906 ; à ce moment, trop gravement malade, il dut se faire suppléer, et bientôt renoncer même à l'espoir de reprendre jamais son enseignement ; il demanda et obtint sa retraite à partir du 1^{er} janvier 1908 ; mais il ne put en jouir, et mourut quelques semaines à peine avant cette date qui eût commencé, pour lui, les années de vieillesse au repos et sans soucis.

En outre de sa chaire à l'École supérieure des Lettres, Victor Waille fut professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, à l'École nationale des Beaux-Arts d'Alger (1893-1907) ; ses recherches archéologiques, ses voyages d'Italie, ses goûts artistiques l'avaient tout naturellement désigné pour cet enseignement.

Je voudrais pouvoir dire ici ce qu'ont été ses cours, comment il entendit son rôle de professeur, comment il dirigea ses étudiants ; mais je suis venu trop récemment à Alger, pour le savoir par moi-même, et ses élèves, qui auraient pu me le retracer, sont maintenant dispersés. Je sais seulement que ses cours publics, il y a quelques années, eurent du succès ; et si l'on feuillette les anciens programmes de l'École des Lettres, on sera frappé de la variété des sujets que Waille choisissait chaque année pour entretenir ses auditeurs : il semble, à parcourir ces menues indications de sommaires, qu'il aimât surtout les matières larges, étendues sur plusieurs siècles d'histoire littéraire, et non les sujets restreints, bornés à une courte époque, à un homme, à quelques œuvres, où il faut faire effort de recherche et même d'érudition pour préciser des points obscurs, renouveler un sujet par l'étude de documents inédits, et apporter, comme on dit, sa contribution personnelle au grand travail collectif. Dans les dernières années, malade déjà, il avait dû presque renoncer au cours public, ou du moins le transformer en une causerie

sur les grands écrivains de notre littérature, moins faite pour les auditeurs ordinaires que pour les étudiants candidats à quelque examen.

*
* *

Mais, si on l'eut prié de marquer celles de ses occupations intellectuelles qu'il prisait le plus, ce n'eut peut être pas été de ses cours ou de ses conférences qu'il eût parlé tout d'abord. Comme beaucoup d'algériens, officiers, administrateurs, propriétaires, etc., l'archéologie africaine l'avait préoccupé ; au cours de quelques excursions, il s'intéressa aux inscriptions mutilées et aux têtes défigurées qui sortent un peu partout du sol de ce pays, et qui donnent aux touristes humanistes, ou seulement convaincus, l'illusion de se saisir presque matériellement des souvenirs du passé ; cela l'entraîna bientôt à des recherches sérieuses et à un véritable travail d'archéologie. Il s'essaya en 1883 à Hammam Rirha au cours d'une brève mission qui lui fut confiée (1) ; mais bientôt il s'attacha d'un particulier intérêt à Cherchel, la vieille *Caesarea*, ville du roi Juba II, où se développa pendant quelques générations une civilisation suffisamment affinée et artistique.

Depuis 1830 presque, les nombreux fragments d'architecture ou de statuaire dont la terre était éparpillée avaient averti les archéologues des richesses qu'ils pourraient sans doute faire apparaître ; des fouilles furent commencées en 1842 et 1856, mais sans qu'on les poussât bien loin : elles n'avaient donné que la menue monnaie ordinaire des ruines. « Le musée de Cherchel, écrit un touriste de 1860, est

(1) *Une excursion à Hammam Rirha*, Bull. de Corr. afr., fasc. vi.

» établi dans une cour, en plein soleil, qui rappelle un
» peu plus les magasins de matériaux de démolition que
» les galeries artistiques. Toutes choses y sont pêle-mêle,
» confondues dans le désordre le moins pittoresque :
» fûts de colonnes, chapiteaux, morceaux de frises et d'en-
» tablements, fragments de mosaïques, statues, torses,
» bustes, vases, pierres tombales, inscriptions lapidaires,
» poteries, terres cuites. . . . Si un homme de savoir et
» de talent avait la direction du musée et si on lui four-
» nissait les moyens de fouiller le sol de la ville et des
» environs avec méthode et intelligence, il deviendrait
» possible de créer quelque chose d'intéressant pour l'art
» et les études historiques dans l'ancienne Caesarea (1) ». Ce fut Waille en réalité qui le premier, un quart de siècle après, eut l'ambition de réaliser ce vœu, car il ne paraît pas qu'une société archéologique fondée à Cherchel en 1860 « dans le but de recueillir, de conserver et de décrire tous les monuments historiques du district » ait donné des preuves constatables de son existence (2) ; à partir de 1886, très méthodiquement, Waille commença des fouilles, et pendant vingt ans il ne s'en désintéressera plus ; la mission que le Gouverneur Général de l'Algérie lui avait confiée, en 1886, lui fut de nombreuses fois renouvelée : et il put ainsi mener à bien toute une série de campagnes dont il rendit compte dans des rapports officiels ou par des articles publiés au *Bulletin de Correspondance Africaine*, à la *Revue Africaine*, au *Bulletin Archéologique*, à la *Revue Archéologique* ; il eut l'honneur de lectures et de comptes-rendus à l'Académie des Ins-

(1) Ernest Feydeau, *Souna* (1877), nouv. éd. 1882, in-12, pp. 138 et 139 (Voyage de l'été 1860).

(2) Lasteyrie, *Bibliographie générale des sociétés savantes*, IV, 694.

criptions et Belles-Lettres (1) ; et surtout il publia en 1891 un travail d'ensemble sur Cherchel — sa thèse latine : *De Caesaræ monumentis quæ supersunt* (2) — qui contenait, outre une description des ruines, une histoire de la ville et un catalogue du Musée (3).

Il a découvert, au cours de ses nombreuses campagnes,

(1) Voici la liste des principales de ces publications :

Deux premières notes sur les fouilles de Cherchel.

Nouvelle note sur les fouilles de Cherchel (3^e rapport) (Bull. Corr. Afr., 1886, t. iv).

Quatrième note, etc. (B. C. A., 1886).

Note sur les fouilles de Cherchel (B. C. A., 1886).

Une mission archéologique à Cherchel (mai 1886).

Cinquième note sur les fouilles de Cherchel (Comptes-rendus de l'Ac. des Inscr. et Belles lettres, 1888).

Sixième note, etc. (même recueil, 1890).

Note sur le Prométhée du Musée de Cherchel (Rev. archéol., 1889).

Note sur les fouilles de Cherchel (Bull. archéol. du Comité des travaux hist. et scientif., 1890).

Note sur un bas-relief chrétien trouvé à Cherchel (Rev. arch., 1890).

Inscriptions inédites de Cherchel (même recueil, 1891).

Un diplôme militaire de Trajan. Un portrait du roi Juba II (Bull. archéol., 1891).

Note sur une matrice de médaillon antique découverte à Cherchel (même recueil).

Note sur une patère d'argent découverte en Algérie (même recueil, 1893).

Inscriptions sur poterie et sur marbre découvertes à Cherchel (même recueil 1893).

Le Catalogue du Musée de Cherchel (Rev. Afr., 1895).

Note sur une tête colossale en marbre trouvée à Cherchel et Rapport sur les fouilles faites à Cherchel en 1894-1895 (Bull. archéol., 1895).

Deux notes dans la *Revue Africaine*, 1897.

Mosaïque découverte à Cherchel (Rev. Afr., 1898).

Nouvelle mission archéologique à Cherchel (même recueil, 1902).

Fouilles de Cherchel (même recueil, 1903).

Nouveau Rapport sur les fouilles de Cherchel (même recueil, 1904).

Nouvelles explorations à Cherchel (même recueil, 1905).

(2) Alger, 1891.

(3) Voir S. Gsell, *Guide archéologique des environs d'Alger*. Alger, 1896.

quantité de statues, de stèles, de poteries, de bijoux, d'inscriptions, etc., et surtout, avec la main-d'œuvre qui fut mise à sa disposition par les officiers du pénitencier militaire, il a pu jeter bas toute une petite colline d'où émergeait à peine un vaste bâtiment, autrefois richement décoré : cet édifice, qu'on dénomma longtemps le palais du roi Juba, était en réalité les thermes de la ville de Cherchel ; il dresse aujourd'hui ses hauts murs si convenablement conservés, qu'on a pu souhaiter de le couvrir d'une légère toiture, et d'installer dans ses salles, ainsi reconstituées, tout le musée archéologique, que son local actuel tient par trop resserré. Le développement de la Cherchel moderne qui a étendu ses maisons et ses jardins sur une grande partie de l'emplacement de l'ancienne Cæsarea, et aussi les crédits toujours modestes attribués à cette exploration ne permirent point à Waille d'autres découvertes aussi importantes ; le champ de ses fouilles n'eut jamais un périmètre bien grand : il dut se borner à des sondages jamais bien profonds, à des récoltes de fragments tout juste recouverts par les premières couches de terre ; les ruines à peine dégagées subissaient leur sort ordinaire, qui est d'achever en quelques années la destruction dont elles avaient été protégées, des siècles, par l'ensevelissement ; Waille employa tous ses bons offices, et ses relations, à les préserver d'une disparition trop brutale, et en même temps à améliorer l'aménagement du musée, où l'on recueillait pieusement tous les débris, déjà détachés et délabrés, dont l'abandon eut par trop tenté les entrepreneurs de constructions en quête de matériaux.

Sans doute il goûta, dans ces successives exhumations, les joies qu'y peut prendre un esprit pénétré de culture humaniste ; il apprécia la quiétude et la satisfaction que donnent à l'intelligence ces sortes de recherches, qui,

parce qu'elles sont minutieuses et précises, se réclament d'une fraternité honorable avec les travaux proprement scientifiques ; les témoignages de reconnaissance que lui adressa à plusieurs reprises, notamment en 1902 et en 1904, la municipalité de Cherchel lui furent également sensibles ; il ne dut point se déplaire non plus d'être convié à la présidence de la Société historique algérienne, ou d'être nommé correspondant du comité des travaux historiques. Mais ces menues joies furent peut-être insuffisantes à compenser les amertumes que lui valut l'archéologie ; quelque sérieux et quelque compétence qu'il eût apportés à ses travaux, il n'était pourtant, au regard des *professionnels*, qu'un *amateur*, et il fut fâché qu'on le lui reprochât. Pourtant il est de l'essence même de l'archéologie, que chacun des domaines nouveaux qu'elle entreprend soit tout d'abord matière à hypothèses hasardeuses et à conjectures mal fondées ; des recherches ultérieures démolissent vite les conclusions qu'on élabora devant les premiers résultats ; si peu qu'on persiste soi-même dans un champ de fouilles, on doit déchirer les plans qu'on avait cru pouvoir tracer, et déplacer les attributions qu'on donnait aux vestiges des monuments. Comment s'étonner après cela que la seule vraie marque d'intérêt qu'un savant puisse offrir aux travaux d'un de ses collègues, ce soit justement de les critiquer dans le menu détail, de les démolir avec force démonstration, et d'édifier à son tour quelque ingénieuse construction qui cèdera avec la même fragilité devant un nouvel enquêteur ! Waille s'en étonna, et il parut souffrir comme d'une injure personnelle des critiques et des réserves que provoquèrent ses publications (1). Il eut aussi des mécomptes, quelques difficultés avec le service des monuments antiques, et malgré l'amitié

(1) *Le Catalogue du Musée de Cherchel*. Revue Africaine 1895.

constante de la municipalité de Cherchel, il finit, dans les dernières années de sa vie, par ne recevoir que des ennuis d'une œuvre à laquelle il s'était donné très passionnément ; un témoignage officiel de satisfaction, qui eût pu venir, et duquel il eût été très heureux, ne vint pas. Tout cela l'attristait quelquefois ; mais j'espère qu'il s'en consolait vite, par scepticisme, et qu'il se répétait, pour lui-même, la jolie anecdote qu'il conta un jour à l'un de ses contradicteurs ; son camarade Burdeau à qui il se plaignait, sans grande conviction, du dédain où les municipalités algériennes laissaient les vestiges de l'antiquité, lui répondit tranquillement : « Que veux-tu, on ne fait pas des colonies avec les gens qui s'intéressent à ces choses-là » (1).

*
* *

Les ouvrages proprement littéraires de Victor Waille ne sont pas nombreux ; il ne se soucia point de s'attacher à quelqu'un de ces longs travaux d'histoire littéraire, par où l'ancienne critique universitaire et académique cherche, aujourd'hui, sur les traces de l'Histoire elle-même, à se hausser jusqu'à la dignité d'une science ; il préféra écrire quelques brochures aimables où se révèle la manière d'un causeur érudit, préoccupé surtout de vagabonder parmi ses souvenirs et ses impressions littéraires et artistiques, à la recherche de rapprochements ingénieux ; il y reproduisit telle conférence ou tel cours public, dont le travail lui avait été agréable : *La Chanson populaire en France* (2),

(1) Même article, p. 29 du tirage à part.

(2) Alger 1895. Conférence faite sous le patronage de l'Union des Femmes de France.

Psyché en France (1), *Machiavel en France* (2), *Le Monument de Fromentin* (3), *Les voyages de Rabelais à Rome* (4).

Il découvrit à Poligny un manuscrit de Benjamin Constant qui est un poème d'environ quatre mille vers ; cette œuvre parfaitement inconnue a pour titre le *Siège de Soissons* ; l'auteur se donne pour un certain chevalier Bennitta-Smancino (anagramme de Benjamin Constant) : c'est en réalité sous la forme vieillote de l'épopée, une vive satire anti-napoléonienne qui dut être conçue et écrite vers 1811-1814. Waille fit part de sa découverte dans la *Revue Bleue* du 2 mars 1889, et quelques années après il publia le manuscrit lui-même, en l'interprétant dans la mesure du possible (5). Le sujet de ce singulier poème, que l'auteur présente comme traduit d'un vieux texte français et inspiré d'un pseudo-chroniqueur du moyen âge, c'est sous les noms d'Argaléon, de Clodomir, de Chilpéric, le récit des principales aventures de la vie de Napoléon. Je m'en voudrais de donner ici quelques passages ou même seulement l'analyse de cette œuvre, en soi fort insipide, et qui ne peut intéresser les curieux que comme une miette de l'histoire littéraire. Waille n'a pas cherché d'ailleurs à rehausser le prix de ce document inédit. « Quelle est, dit-il, la valeur intrinsèque de ce poème ? » Les vers procèdent de Voltaire... Qu'on n'y cherche » ni musique ni couleur, leur principal mérite est d'être » limpides, et parfois d'une énergique concision. Ils offrent

(1) Alger, 1897. Leçon d'ouverture du 18 nov. 1897.

(2) Paris, 1884.

(3) Alger, 1903. L'article a paru dans la *Revue Africaine*.

(4) *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche (Roma 1903)*. Volume VII, sezione IV, p. 327 (1905). Dans le même volume, p. 171, Waille a publié une note sur une inscription et des peintures murales de la Basilique St-Clément à Rome.

(5) 1892, in-8°, à Poligny.

» de l'intérêt parce qu'ils sont l'œuvre d'un homme poli-
» tique et d'un homme d'esprit et qu'ils respirent une
» haine sincère... Cet analyste subtil, cet esprit distingué
» a cru construire un poème épique; il n'a fait qu'un
» ingénieux pamphlet. Je le signale à M. Charles Lenient,
» qui pourra en tirer un chapitre nouveau pour son
» *Histoire de la Satire en France* (1) ». On peut ajouter que
c'est un document intéressant de plus pour l'étude des
origines du romantisme français, et qui contribuera à
montrer combien difficilement, et par quelles concessions
progressives et menues, les esprits les plus hardis et les
plus novateurs se sont détachés des vieilles formules
classiques; tous, d'abord s'y sont scrupuleusement con-
formés, Benjamin Constant, comme Lamartine ou Victor
Hugo.

C'est dans cette période du romantisme naissant que
Waille était allé chercher le sujet de sa thèse de doctorat :
Le Romantisme de Manzoni (2), qui compte près de deux
cents pages et qui est le principal ouvrage qu'il ait écrit;
on n'avait pas encore accoutumé à cette époque de com-
poser pour le doctorat des ouvrages de massive érudition;
il faut donc prendre ce livre pour ce qu'il a voulu être :
un commentaire ingénieux et sûr de l'œuvre de Manzoni,
un encouragement et une préparation à la lecture du
poète. Je serais bien embarrassé à juger quelle contribu-
tion intéressante la thèse de Waille a apportée à l'histoire
des lettres italiennes, et ce qu'elle vaut pour la connais-
sance intime de Manzoni; je voudrais plutôt dire — et cela
a un très réel intérêt — en quoi elle peut être profitable
à l'étude du romantisme français.

Les mouvements, les plus généraux et les plus profonds

(1) *Le Siège de Soissons*, pp. 18 et 19.

(2) Alger, 1891.

de notre histoire littéraire. — La Renaissance, La Préciosité, L'Encyclopédisme, Le Romantisme, etc. — ont été provoqués d'abord, puis modifiés dans leur évolution par des mouvements européens beaucoup plus importants, dont il faut lier intimement l'étude à celle de notre propre littérature. Ce point de vue est particulièrement indispensable quand il s'agit de l'Italie, dont toutes les manifestations intellectuelles et artistiques se sont toujours étroitement et directement rejointes aux nôtres, soit qu'elles les aient précédées ou bien suivies. Rathery, en 1853, avait signalé dans son ouvrage *Influence de l'Italie sur les lettres françaises* l'étendue possible de ces recherches. Mais c'est seulement depuis les articles si suggestifs de Texte, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années à peine, que ces études de littérature comparée franco-italienne se sont multipliées ; elles sont dès maintenant poussées très avant pour la période de la Renaissance ; et l'Institut français de Florence que vient de fonder l'Université de Grenoble va certainement les faciliter beaucoup. Le livre de Waille date de 1890 ; il était assez nouveau à cette époque ; de plus, comme les relations littéraires de la France et de l'Italie à l'époque romantique n'ont pas encore été très étudiées, il reste, jusqu'à nouvel ordre, un instrument de travail point du tout méprisable.

Dans la période qui va de 1815 à 1825, le romantisme français s'organise péniblement ; et les jeunes écrivains, sentant plus ou moins confusément le besoin de nouveautés et de hardiesses dont ils ne trouvent guère l'exemple en France, se jettent assez tumultueusement vers les auteurs étrangers, anglais, allemands, italiens, espagnols, moins d'ailleurs pour les imiter, que pour leur demander des idées, des suggestions, et surtout des arguments avec lesquels ils puissent mieux combattre les théoriciens du pseudo-classicisme. La question se précise

de bonne heure sur la réforme du théâtre ; parce que la tragédie, glorieuse de sa vieille réputation et défendue avec acharnement par les critiques conservateurs, symbolise cette solennité et cette froideur que l'on veut désormais laisser aux vieux âges. Pour constituer le futur drame romantique on lit Schlegel, directement ou à travers l'impression qu'en donne M^{me} de Staël, on applaudit à Paris les acteurs anglais, on traduit le théâtre de Goethe, de Schiller, de Shakespeare ; *le Globe*, dès ses premiers numéros, convie fréquemment la curiosité de ses lecteurs à l'étude des œuvres dramatiques étrangères.

C'est à ce moment — en 1819 — que l'on fit intervenir Manzoni dans la querelle. Sa pièce, *le Comte de Carmagnola* fut l'objet d'un compte-rendu dans le *Lycée français* (1) ; Chauvet reprocha principalement à l'auteur italien d'avoir violé l'unité de lieu et celle de temps ; il combattit ce système révolutionnaire, et refit le plan du drame, tel que l'auraient voulu les bonnes règles. Manzoni, tout pénétré de culture française, répondit à ces critiques par la *Lettre à M. Chauvet sur les deux unités* qui eut alors un retentissement très sonore ; elle le méritait certes, et M. Ch. Marc Desgranges n'a pas eu tort d'écrire, il y a quelques mois : « c'est l'un des plus beaux morceaux de la critique dramatique au XIX^e siècle (2), qui est aussi supérieur à la *Préface de Cromwell* que peut l'être une étude de critique pensée par un poète philosophe à une brillante improvisation de poète ignorant (3) ». Dans cet opuscule Manzoni a mis en forme d'une manière excellente tous les arguments de la cause, il a constaté le sens historique dans lequel se dirigeait la tragédie française, et a prêté

(1) iv, 61.

(2) *La Presse littéraire sous la Restauration*, 1907, p. 148.

(3) Même ouvrage p. 332.

que là était la voie où elle trouverait ses succès et son renouvellement ; il a critiqué fort justement les tragédies pseudo-classiques qui valent moins par leurs qualités intrinsèques que par l'habileté avec laquelle leurs auteurs ont observé les règles ou en ont triomphé.

Toutes ces discussions qui nous paraissent archaïques aujourd'hui, et un peu trop uniquement des querelles de mots — comme d'ailleurs la plupart des disputes littéraires — ont eu, à l'époque, une très grosse importance. Les jeunes écrivains français adoptent Manzoni comme maître ; les journaux et les revues romantiques entretiennent souvent leurs lecteurs de ses œuvres ; Victor Hugo dans la *Préface de Cromwell* s'assimile ses idées. Bref dans l'histoire des origines du romantisme français, que l'on écrira quelque jour, il faudra de toute nécessité consacrer un chapitre à Manzoni. La thèse de Waille aidera à l'écrire.

*
* *

Il me reste maintenant à parler très brièvement, de derniers mois de la vie de Waille ; mais, sans la moindre arrière pensée, je tiens à dire, maintenant que j'ai fini de feuilleter ses travaux, qu'il n'attacha certainement pas à ce qu'il écrivait la même importance que beaucoup d'autres ; je suis assez frappé par quelques lignes de son livre où il s'exprime sur Manzoni, fort honorablement, en des termes qui pourraient tout aussi bien s'appliquer à lui-même ; ce rapprochement est peut-être une illusion, mais il ne serait pas extraordinaire après tout que Waille eût aimé dans un auteur qu'il a beaucoup étudié l'image plus parfaite d'une qualité qu'il se sentait. « ... On se » rappelle ces philosophes dont Pascal a dit qu'ils ont fait » leurs ouvrages en se jouant, parce que c'était la partie

» la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la
» plus philosophe étant de vivre simplement et tranquil-
» lement. Le triomphe le plus complet d'une théorie litté-
» raire quelconque ne lui paraissait pas compenser une
» haine entre deux hommes ni valoir une ligne d'injures.
» La simple pensée d'occasionner des disputes l'attristait.
» Sans autre ambition que celle de vivre en paix de la
» vie intellectuelle et de la vie du cœur, notre poète se
» plaisait aux champs.... Il écrivait à Fauriel qu'il
» éprouvait un besoin inexprimable non seulement de
» goûter, mais de voir du calme (1) ».

Cette espèce d'indifférence — où il y avait aussi tant de bienveillance et tant de loyauté dans le caractère — alla s'accusant dans les dernières années ; les déceptions y contribuèrent un peu, la maladie beaucoup. Vers le milieu de 1906, Waille changea brusquement de visage et d'allure ; il se réfugia à Poligny près des siens, demanda un congé, espéra un rétablissement qui lui permettrait de passer l'hiver en Algérie ou à Nice ; la maladie lui fut douloureuse, malgré les soins et l'affection de sa famille ; et il en vint, après plus d'un an, à ce point de souffrance qu'il valait mieux pour lui qu'il mourût : il fut délivré le 19 novembre 1907. A Cherchel on a déjà donné son nom à une salle du musée ; on veut le donner à une rue de la ville. A l'École supérieure des Lettres et dans la *Revue Africaine* on n'a pu mieux commémorer son souvenir qu'en parlant un moment de lui avec sympathie et déférence.

Mars 1908.

PIERRE MARTINO.

(1) *Le romantisme de Manzoni*, pp. 10 et 11.